

## Vue par un témoin, la Pédagogie Freinet au second degré avec ses hauts et ses bas

L'an dernier, Patrice Métivier est venu discuter avec mes élèves. Il préparait son diplôme d'architecte dont le thème était : l'architecture des collèges et lycées.

Voici l'extrait de son diplôme qui rend compte de son séjour parmi nous. Vu de l'extérieur, la Pédagogie Freinet au second degré avec ses hauts et ses bas.

Patrice est maintenant architecte DPLG. Nous essayons cette année de faire passer l'idée de la nécessité de construire des locaux plus adaptés à la place des baraquements dans lesquels nous sommes installés. Pas facile de faire admettre à certains collègues et parents que les jeunes ont besoin d'autre chose que des cours goudronnées et des salles de permanence surveillées.

(Germain RAOUX)

Il fallait que je me rende compte par moi-même de ce que pouvait être la vie dans une classe dite « Freinet ».

C'est pour cela que, en accord avec Germain Raoux, professeur de français et membre de l'Institut Coopératif de l'École Moderne (pédagogie Freinet), et de ses élèves, j'ai pu me rendre à plusieurs reprises dans ses classes (l'une de 4<sup>e</sup>, l'autre de 3<sup>e</sup>) au C.E.S. « La Ferrière » à Nantes, pour vivre un moment parmi eux.

Germain Raoux m'avait présenté à ses élèves (garçons et filles), avant ma venue, comme étudiant en architecture, m'intéressant en particulier à l'architecture scolaire, et donc réceptif à toute suggestion sur ce que eux souhaitaient en ce qui concerne leur cadre d'étude.

Pour moi, c'était aussi observer leur façon d'être dans une classe qui pour eux était « différente » des autres classes auxquelles ils étaient habitués. Pour les élèves, le cadre représentait quelques heures dans une semaine remplie de cours « traditionnels ».

### 1) Mes premières observations.

Ce qui se dégage dans leur comportement, c'est leur activité, individuelle ou collective. Le professeur n'est pas là le maître incontesté. Les décisions sont prises en « conseil », réunissant les élèves et le professeur, qui décide du programme de travail pour la semaine. Les rôles et fonctions sont répartis entre tous et toutes.

Au même moment plusieurs activités peuvent se dérouler de façon parallèle. Par exemple, lors d'une de mes « visites », un groupe d'élèves préparait un exposé sur un sujet d'histoire défini auparavant, tandis que d'autres répétaient une pièce de théâtre, et que certains s'entraînaient à taper à la machine. D'autres élèves, enfin, ne s'intégraient présentement à aucun de ces groupes, mais travaillaient de façon personnelle (révision de notions de grammaire, etc...).

Je vois d'ici se dessiner un étonnement interrogateur sur le visage de nos lecteurs attentifs. Celui-ci est du reste justifié ! Comment est-il possible, dans une classe, de faire cohabiter autant d'activités, de plus très diverses, dans de bonnes conditions d'« efficacité » ? Ça doit être une cacophonie épouvantable !

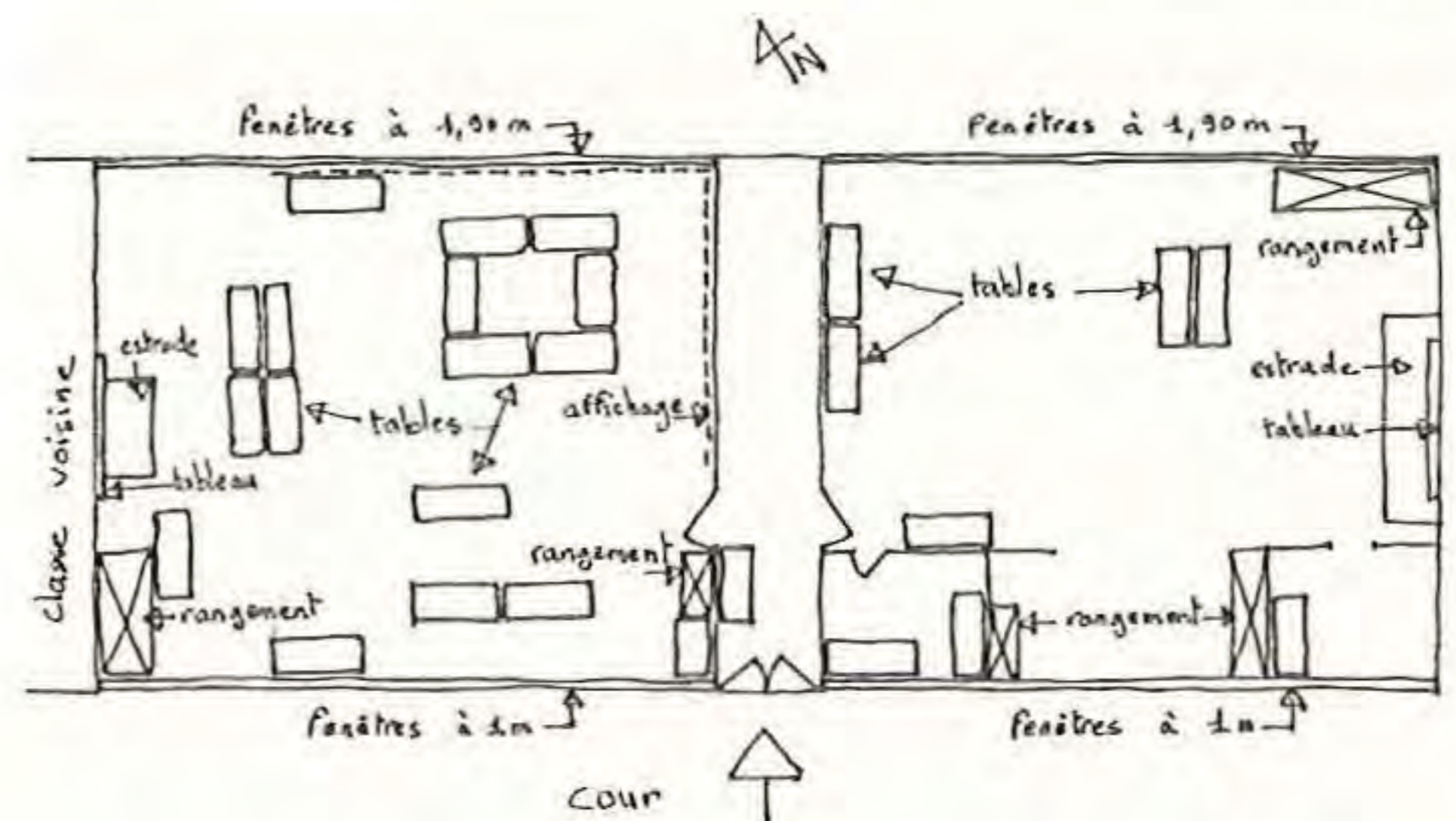
Et c'est là que l'on est obligé de parler architecture. D'abord, avouons-le tout de suite, la classe se passe en fait dans deux espaces-classes, séparés par un petit couloir, dans un bâtiment préfabriqué (provisoire...). (voir croquis).

De plus, à l'intérieur de l'une de ces classes, deux petits espaces, séparés du reste par des cloisons sommaires, sont aménagés, l'un pour les machines à écrire, l'autre pour les travaux libres.

Le jour en question, voici où se situaient les différentes activités :  
— le groupe préparant l'exposé se réunissait dans la classe principale (celle où il y a le plus de place), lieu aussi où se déroulaient les « conseils ». Pour cela, quelques tables étaient disposées de façon à former une seule table commune.

— les individus travaillant seuls étaient dans cette même classe, sur des tables placées côte à côte ou isolées.

— la répétition de théâtre se passait dans la seconde classe.



— l'entraînement à la dactylographie avait pour cadre l'espace aménagé à cet usage dans la seconde salle.

Il serait abusif de dire que tout se passait sans frottement. Certains élèves ne s'investissaient pas réellement dans une des activités en cours. Cela donnait des allées et venues qui incommodaient les autres. Les élèves n'avaient en principe pas le droit de sortir sur la cour de récréation durant les heures de cours, sans décision du chef d'établissement, pour qu'ils ne puissent pas « gêner » leurs camarades des autres classes. On peut tout de même envisager qu'il serait souhaitable que les mouvements ne se passent pas seulement dans l'espace fermé des classes.

Au moment de la mise en route des activités en début du cours, une période plus ou moins longue de flottement et d'indécision retardait celle-là. Le professeur devait parfois jouer le rôle de « rapporteur » et rappeler aux élèves les décisions qui avaient été prises lors du dernier « conseil » (ce qui pouvait occasionner parfois un « coup de gueule »). Si le planning précédemment adopté à l'issue de celui-ci devait être remis en cause, un nouveau « conseil » se réunissait aussitôt pour le réajuster. Il était d'ailleurs possible de suivre, sur les différents tableaux placés sur les murs, les thèmes successifs étudiés par les deux classes (4<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup>), ce qui en faisait une sorte de mémoire collective de ce qui avait été réalisé.

### 2) La pédagogie.

Lors d'une discussion avec un groupe d'élèves, nous avons abordé la façon dont ils ressentaient la pédagogie que leur proposait Germain, et ce qu'ils en pensaient comparativement à la pédagogie « traditionnelle » dans laquelle ils avaient été baignés et où ils baignaient toujours du reste, les cours de français revêtant le caractère d'exception.

Une idée dominante se dégageait : pendant les cours de français, ils se sentaient plus libres, le travail avait pour eux un certain intérêt par le choix qu'ils pouvaient faire. Le fait de ne pas être constamment surveillés était pour eux très positif. Mais aussi une certaine insécurité était exprimée, de façon implicite, par la plupart. Pour la majorité du groupe de discussion, la pédagogie



Débat - Jacques prend la parole.

« traditionnelle » et la pédagogie « Freinet » constituaient les deux extrêmes de ce qu'il était possible d'envisager pour l'école. L'enseignement « traditionnel » était ressenti comme trop autoritaire, mais par ailleurs il donnait un cadre précis pour l'acquisition des connaissances : là au moins, on était guidé. Par contre, la pédagogie « Freinet » donnait trop de liberté ; le professeur n'était pas assez « précis » pour exprimer ce qu'il attendait des élèves, d'où leur désorientation (insécurité), et l'impression d'avoir un travail moins rentable dans la perspective des examens qui les attendaient. (Le discours parental ne se cachait-il pas derrière ces propos ?). Le souhait de cette majorité est alors qu'il puisse exister un compromis entre les deux méthodes ; de la liberté, mais pas trop, pour que l'on soit tenu de travailler...

Pendant la discussion, Germain s'intéressait aux autres activités en cours. Il est à remarquer que les propos sur le trop de liberté, critiquant en cela la pédagogie « Freinet », se tenaient plus facilement lorsque Germain était dans l'autre salle. Quand il passait à proximité, une certaine gêne dans la discussion se ressentait. Quant à moi, j'étais plutôt considéré comme neutre, venant de l'extérieur ; de ce fait, ils pouvaient s'exprimer assez librement sur le sujet en ma présence.

Mais la position que je viens de décrire, majoritaire, n'était bien entendu pas la seule. D'un côté, il y avait ceux pour qui l'enseignement « traditionnel » était préférable. Une remarque importante s'impose ; le groupe de discussion (en tout 15 à 20 élèves) était composé d'élèves de 3<sup>e</sup> et de 4<sup>e</sup> ; les filles étaient plus nombreuses que les garçons, aussi bien dans chacune des classes que dans le groupe. La dernière position émise ci-avant était plus celle des garçons, et essentiellement ceux de la classe de 4<sup>e</sup>. Un leitmotiv est revenu plusieurs fois dans la discussion : « la pédagogie Freinet, c'est bien pour le primaire ». Cela semble un peu contradictoire si l'on considère que les élèves dans le cycle secondaire sont plus âgés que dans le cycle primaire, et donc qu'ils sont plus à même de savoir comment utiliser leur liberté. Mais évidemment, il y a toujours à la clé les sempiternels examens qui créent un climat de crainte.

La troisième et dernière opinion exprimée (j'ai réparti globalement les différentes positions suivant trois tendances qui semblaient se dégager) l'était plus par des filles de la classe de 3<sup>e</sup>. Pour cette dernière tendance, il fallait pouvoir garantir la liberté des élèves, et cela, la pédagogie « Freinet » le permettait. Le fait de ne pas avoir à considérer le prof comme l'autorité absolue, mais plus comme un copain (on l'appelle par son prénom et on le tutoie), est vécu comme positif.

C'est dans cette dernière façon de voir que l'on retrouvait ceux qui parlaient le plus dans le groupe. La position majoritaire était très défendue elle aussi par ses partisans, même si en fait chacun d'entre eux s'exprimait moins. Quant à ceux qui préféraient l'enseignement « traditionnel », on avait très peu l'occasion de les entendre ; ils apparaissaient comme beaucoup plus gênés dans leur expression orale.

### 3) L'école idéale.

A plusieurs reprises, lors de mes « visites », les discussions ont tourné sur la façon dont ils envisageaient une école idéale, si elle avait lieu d'exister.

Je donne ici quelques idées exprimées par les uns ou les autres, idées qui peuvent d'ailleurs être tout à fait contraires :

- l'école est nécessaire pour apprendre à lire, à écrire, à compter ;
- l'école doit aussi apprendre à vivre ;
- le travail à l'école devrait être un plaisir ; pour cela, plusieurs conditions :

- les rapports doivent être bons entre les élèves et le prof.
- les élèves devraient pouvoir venir quand ils le veulent.
- les locaux, doivent être agréables.
- les notes sont à supprimer ;
- un peu plus de contraintes sur les élèves sont nécessaires (par rapport à la classe de Germain) ;
- les mouvements et déplacements doivent être aussi libres que possible.

Les élèves faisaient généralement preuve d'un réalisme me semblant déplacé puisqu'on parlait dans l'idéal. Cela donnait des phrases du genre : « ce serait bien, mais c'est pas possible ».

### 4) L'architecture de l'école idéale.

Bien entendu, le modèle de leur établissement actuel (de construction récente, mais de conception traditionnelle) est tout à fait rejeté.

L'environnement de l'école semble revêtir une importance primordiale. Une quasi unanimité la place dans un milieu naturel, boisé, mais dans la ville ou à proximité de celle-ci. On doit pouvoir trouver près d'elle étang, animaux, etc...

Les entrées et sorties de l'école doivent être rendues le plus facile possible : grillages et barrières sont à exclure.

Les déplacements à l'intérieur doivent être libres, afin de pouvoir aller partout.

Des effectifs plus restreints qu'aujourd'hui seraient souhaitables, et donc des bâtiments moins étendus, afin de favoriser les relations entre élèves, et aussi entre les différentes catégories du personnel et les élèves.

De l'école, on doit pouvoir observer la nature tout autour.

Les bâtiments ne doivent pas être uniformisés. La variété des dimensions, des hauteurs, des formes, de la coloration, etc... est souhaitée aussi bien pour l'extérieur que pour l'intérieur du bâtiment.

L'aménagement intérieur, de la classe notamment, semble tout aussi essentiel, au vu des discussions. Y revenait souvent la nécessité d'un espace dans lequel on se sent « chez-soi », bien à l'aise. Pour cela, l'espace doit être suffisamment grand pour pouvoir abriter des activités très diverses, mais pas trop pour ne pas se sentir perdu dedans. Ceci est d'ailleurs à accompagner d'une remarque concernant le nombre d'élèves par classe : la quinzaine semble être optimale pour les élèves ; ce nombre n'est ni excessif, afin que tout le monde se connaisse, ni trop peu, pour permettre d'y trouver des camarades privilégiés.

Pour les élèves, l'espace « classe » ne doit pas être le parallélépipède habituel. Des formes plus complexes seraient à rechercher. De toute façon, cet espace se conçoit divisé pour permettre le travail en petits groupes, en ménageant des « petits coins insonorisés ». Ce dernier problème soulevé, l'insonorisation des locaux, prend pour les élèves une importance particulière ; en effet, d'où l'on se trouve, il n'est pas besoin de tendre l'oreille pendant le passage d'un ange pour entendre ce qui se passe dans la classe voisine qui subit, elle, un enseignement de type « traditionnel ». On peut imaginer du même coup ce que peut percevoir la dite classe voisine, quand on sait que le fonctionnement d'une classe active est tout de même par moment plus bruyant ! De ce problème, les élèves sont très conscients ; d'où la nécessité d'y apporter des solutions techniques qui du reste sont assez bien connues des élèves.

La mobilité du mobilier est aussi déterminante, afin de permettre le travail individuel de la même façon que le travail collectif, les « conseils » (où les élèves et le professeurs se placent en cercle), que le travail proprement dit.

En fait, une foule d'autres problèmes ont été abordés, mais généralement de façon plus rapide, ce qui m'empêche ici de les relater en détail (ensoleillement, éclairage, revêtement du sol, affichage mural, etc...).

### Conclusion.

Ce qui ressort des discussions, c'est bien évidemment l'inadéquation des locaux scolaires, même si présentement la classe bénéficie d'une situation privilégiée du fait de sa disposition de deux salles. Il est d'ailleurs en projet, par le directeur du C.E.S., de supprimer ces locaux préfabriqués. On peut se demander comment une telle expérience pourrait être possible dans les locaux plus conventionnels du bâtiment.

C'est donc une autre conception du bâtiment correspondant à une autre conception de l'enseignement qui est indispensable. Elle ne peut se faire sans la participation décisive de toutes les parties concernées, et notamment les élèves, pleins d'idées...